

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 10

Artikel: La lettre de l'effeuilleuse
Autor: X., Philomène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199976>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Autres temps, autres mœurs.

A propos de l'inscription que nous avons donnée samedi dernier, inscription relevée par un de nos amis sur une catelle du poêle de la salle à manger de l'Hôtel de la Poste, à Moudon — et non de l'Hôtel du Pont, comme nous l'avons dit par erreur — un de nos lecteurs nous écrit :

« ... pour égayeur dix poses de terrain aride. »
 Egayer — lire *aiguayer*, de aigue, eau = irriguer.
 Rien de ridicule au fait d'aiguayer une terre aride.

Cette petite leçon d'orthographe et d'étymologie ne nous convainc point.

D'abord, *égayer* ou *aiguayer*, nous ne trouvons à cela rien d'extraordinaire. La construction d'une gentille maisonnette, flanquée d'une ou de deux fontaines et d'un jardinet, peut fort bien *égayer* une terre jusqu'alors aride et nue. Et maintenant, si, comme le veut notre correspondant, il a plu au propriétaire, pour la mettre en valeur, d'*aiguayer* aussi sa terre, nous n'y voyons pas d'inconvénient. Les deux opinions seraient ainsi satisfaites.

Mais, n'oublions pas que, dans leur candeur naïve, nos pères avaient parfois de ces raisons, qui, de notre temps, n'ont plus cours et paraissent invraisemblables. De là, sans doute, l'observation de notre lecteur. Qui donc, aujourd'hui, songerait à bâtir dans le seul dessein d'*égayer* une terre? On édifie de hautes, longues, massives, laides casernes, accaparant pour leur seul profit l'air et le soleil, bien de tous, pourtant; et ces casernes s'appellent des *maisons de rapport*.

Cela dit, en dépit de notre correspondant et jusqu'à preuve du contraire, nous tenons pour *égayer*.

Et nous ne trouvons pas cela si ridicule.

* * *

Aie! voici que nous arrive, au moment de mettre sous presse, une autre lettre, qui pourrait bien donner quelque crédit à la première :

1er mars 1903.

Monsieur le rédacteur,

En reproduisant l'inscription relevée, par un de vos nombreux amis et correspondants, sur l'une des catelles du poêle de la salle à manger de l'Hôtel de la Poste, à Moudon, il me paraît que le sens de cette inscription n'a pas été compris et qu'une courte explication vous le démontrera :

Le citoyen Peter Rössel a, en réalité, fait construire une fontaine non pas pour *égayer*, agrémente, rendre gaies dix poses de terre aride, mais bien pour les *irriguer*, les fertiliser, au moyen de l'eau qu'il y voulait distribuer.

Dans le cas ci-dessus, le mot *égayer* dérive du mot *aigue* (aqua), qui signifie eau, et qu'on retrouve dans les mots: Aigues-vives, Aigue-mortes, Noiraique, Longeaigue, etc.

Les curiaux et notaires des précédents siècles rédigeaient fréquemment des actes appelés « Egances », c'est-à-dire « irrigation », fixant les jours, les heures et les conditions de la distribution d'une eau commune, pour la fertilisation des champs et terrains bénéficiaires du droit d'égance.

Le citoyen Rössel a donc *égayé* ses dix poses de cette façon.

JEAN CELEBY.

Allons, soit, mais c'est égal, *égayer* était bien joli!

La lettre de l'effeuilleuse.

La fille d'un viticulteur de la Côte a écrit à une effeuilleuse en Savoie pour lui faire savoir que les vigneron vaudois ont adopté récemment un tarif d'effeuillage de la vigne qu'ils ont pris l'engagement de ne pas dépasser. Il a reçu de la Savoyarde la lettre suivante, que nous empruntons au *Jura vaudois* :

Vinzier, le 16 février.

cher Henriette

Je répon a votre lettre qui m'a bien fait pe-laisire comme vous me dite que vous ete touse malade sa me fait, beaucoup de peine je

pense que vous yrait mieux chez nous tout vas bien dans la maison.

Mademoiselle je vous dirais que je suis ben desidais a tourrenais aveque vous je vous connet pour de brave peresonne pour temps vos vignne son rude loain, on s'aisequante est bien chargeait on se convien, tempit vous ma vait dit que vous ferait votre possible pour nous aidait. Le peri que nous a von toute les femme cest 60 frans de guage est les 2 frans dar si vous voulais vous dirais avotre belle sœur cest une bouteille de bonne eaux devie que je veux delle. Ma bonne de Moisselle puiseque vous ma vais praparaais un paquet mont l'ira prendre cher vous au rontaison vous oublierait pas dimetre d'établir pour pouvoire yaranger pour les petits sit vous ete dacore vous me requerirait est vous ment verais les aret tout de suyte le chare à Morge.

au revoir ma bonne de Moisselle est tout la familles.

PHILOMÈNE X.

Lo cordagni et lo morbié.

L'étai dào teimps io y'avai clliào grantés rehiuvès que sè fasiont à l'Arcossey, dezo Ulon, et, ma fai, s'agessai dè l'ài allà avoué lo bosson bin garni, kà, à clliào rehiuvès, lè sordats retrovávant dái compagnons avoué quoui l'aviont passà l'écoula, failliài baire quartettès su quartettès et y'eim a prào que sè ramenávant à l'hotò on bocon bliets, ein tsainteint :

Les bons Vaudois sont pas si fous
 De se quitter sans boire un coup.

Y'avai per Aglilio quatro compagnons qu'éfiont dein lè mouscatèro : lo tessot Déglise, Mayeu, lo Chambellan et Pétolon, lo cordagni, que dévessant allà à la rehiuva et, coumeint l'étai lo derrai iadzo, s'éfiont bailli lo mot po fèrè 'na bouna rioula cè dzo quie, mà po cein failliài avai à meim on part d'étius nàovo tsacon et l'étai lo diabblo po cè pourro cordagni, que sa fenna livràvè. Cllià crouia sorcière étai adè quie po teri la mounia quand l'avai boutà 'na biotse àobin repliantà cauquiès tatsès à dái chòquès et lài lassivè papi po bairè quartetta.

Cein lài arài étà don bin molézi de s'espargni oquie se n'avai z'u trovà on bié; cauguiès teimps dévant la rehiuva, s'étai met su lo pi d'allà rapportà l'ovradzo li-mimo et dinse lài étai prào ézi dè sè gardà, on iadzo dou batz, on outro trai et, quand l'étai dào nàovo sè boutàvè bo et bin dè côté on par dè franes que passávant liein dào naz à la Françoisè.

Adon, coumeint l'avai poaire que sa fenna n'aulè foradzi dein sè fattès tandi la nè, noutron Pétolon remisàvè à mèsoura samounia dein la tièce dào gros morbié, tot amont, vai lè ruettès, kà peinsàvè que sarai bin la nortse que la Françoisè aulè rebouilli lè dédeim, pisque, d'ailleu, l'étai li que remontàvè lo relodzo lè matins : la catselta étai don bouna et cein allàvè prào bin, kà ne sè passàvè pas dè senannès que Pétolon pouessè fèrè la quina dè sa-t-à houit batz et soveint mé.

Ma fai, lè pices s'eintétsivè rudo dein lo morbié et la tétse montàvè bin tant que les pices opt lequà permi lè ruettès et ve devenà lo resto : lo relodzo s'est arrètà franc et n'a pllie vulliu rebatrè on coup.

La Françoisè, qu'avai fauta dè savai l'hàora, preind adon 'na chaula po vaire cein que fasai crotsi lè cordettès, l'òvrè la portetta d'amont et que tràove-te ? lo nillon ào cordagni et dè bio savai que n'a pas étà lo crià à la bouteqna po veni l'aidhi à ramassà lo magot ; pu lo relodzo s'est reinmodà.

Ne lài a don rein de ; mà lo leindéman, qu'étai lo dzo dévant la rehiuva, Pétolon va po rapertsi sa mounia et quand ve que lo magot étai via, la colèra lài montè à la tète, l'eimpou-

gnè tot lo drai lo morbié que fot bas ào maitèin dèo pailo et, du su la chaula, ye saute à pi djeints su la tièce que volè ein millè brequès, pu, dè radze, s'ein va preindrè à la bouteqna la pierra po tapà la semella et raaò ! la tsampa tant que pào su lo cadran, que lè mans, lè z'hàorès, lè ruès, la dagua, tot cein a étà écliaffà, coumeint se l'aviont passà dèzo 'na rebatta.

La fenna, qu'étai pè ve lè tchivès, s'aminé quand l'òut cè détertín et quand vé lo relodzo tot épéclia, l'arài prào éterti cè pourro Pétolon ; mà tot parai, coumeint l'étai li qu'étai fautiva, n'a pas ouzà trào lo bramà, fenameint lài a signifiyi que ne lài baillèrai pas on krutze po la rehiuva et qu'avoué l'ardzeint de sè catsotèri, l'atsitèrai on morbié nàovo

Quant à Pétolon, n'a pas étà mau prài po tot cein ; l'est zu tot lo drai conta l'affèrè à sè collègues, que lài ont prêtà tsacon on part dè franes po la rehiuva et la nè la fenna a étà tot ébahia dè lo vaire reintrà avoué 'na forta bombardaiè

— Failliài lai vaire chàotà via lè cervallès ! que desai ài z'autro et lài conteint coumeint l'avai arrandzi cè pourro relodzo !

T.

En poudre ou en morceaux.

C'était l'autre jour, en séance de la municipalité d'une ville vaudoise. M. le syndic, curieux de voir comment nos amis les Genevois s'y prennent pour prouver que le tunnel de la Faucille fera la richesse et le bonheur du canton de Vaud, prie l'huissier de lui acheter le *Journal de Genève*, et il lui remet deux sous pour cet achat.

Les délibérations de la municipalité continuaient, lorsque réapparait l'huissier.

— Pardon, m'ossieu le syndic, est-ce en poudre ou en morceaux ? demande ce fonctionnaire.

— Comment ! en poudre ou en morceaux !

— Oui, m'ossieu le syndic, c'est le droguiste qui me dit qu'il y en a de deux espèces.

— Mais, au nom du ciel, que lui avez-vous demandé ?

— Comme m'ossieu le syndic m'a dit : de la racine de gingembre.

Il y a quiproquo et quiproquo. Celui-là fit partir d'un vaste éclat de rire les membres de la municipalité et jeta un rayon de gaieté sur la fin de leurs délibérations.

La noce à l'Élise.

LETTRE

Dis donc, Jean-Louis, depuis qu'on s'est marié, la Louise et moi, on est bien déjà allé à trois noces. Oh ! tu sais, on se la coule douce. Je n'irai pas jusqu'à te dire qu'à chacune de ces noces je me sois autant amusé qu'à la mienne ; oh ! aïo non, parce qu'enfin... tu comprends... et si tu te souviens, on avait fait les choses en grand ; c'était du réussi, quoi ! et vers les minuit on avait bel et bien tous notre petit plumet. Enfin, là n'est pas la question ; je viens pou te raconter la noce à l'Élise.

Or donc, le 15 du mois dernier, ma Louise sort du garde-robe mon complet de drap noi, mon tube, tout mon saint frusquin, sa robe verte à grands ramages orangés, son chapeau à plumes de toutes couleurs et : Hue, Cocotte ! nous voilà en route pou Z., où on arrive tout juste pou se mettre à table.

Oh ! un repas, Jean-Louis, que rien que le souveni nous fait nous confondre en regrets superflus ! D'abò, la Louise et moi, on s'était juré par avance que pisque ça coûtait rien, on voulait profiter.

Y'avait pou commencer une soupe... je te dis que ça, du veloué, quoi ! J'ai pas osé en re-